

*Éthiopiennes n° 102.*

Littérature, philosophie, sociologie, anthropologie et art. 1<sup>er</sup> semestre 2019.

*Migrations, traversées et intégrations*

YANCOUBA DIÉMÉ, *BOY DIOLA*, Paris, Flammarion, 2019

Uzès. Maison de la Presse, comme d'habitude j'achète deux ou trois journaux, jette un regard sur les magazines littéraires ou politiques, puis sur les parutions. Il y a une semaine, la directrice toujours souriante serrant un ouvrage sur son cœur me dit : « *Monsieur Olympe, un cadeau pour vous* ».

Malgré un discret haut-le-corps, la surprise écarquille mes yeux quand je la remercie. Je lis le titre en rouge vif : *Boy diola* avant le prénom et le nom de l'auteur en rouge foncé : Yancouba Diémé.

Yancouba n'est pas yoruba mais c'est sénégalais, diola aussi. Dans la voiture garée dans le parking j'ouvre le livre au hasard. *Fatiyaye* est le titre du chapitre qui débute ainsi :

Apéraw verse un demi-litre d'eau sur le seuil de la porte. Par ce geste de bénédiction, il demande aux anciens de nous escorter à bon port. J'hésite au moment de quitter la maison, je ne sais plus si je dois sortir du pied droit ou du pied gauche. Mais ça n'a aucune importance. La route est bénite, on peut aller en paix et arriver en paix.

C'est l'*Afrique des profondeurs* ; m'y revoici il y a 71 ans, à la veille de mon départ de Gléxwé (Ouidah) ma ville natale. Je ne démarre pas: les pages 23-24 ravivent des souvenirs de retour au pays natal.

Qui est-il pour me rendre ainsi? La photo le présente: tee-shirt rouge foncé, visage sympathique, l'air discrètement souriant, le regard droit; les lecteurs que je souhaite plus que légion liront la 4<sup>ème</sup> page de couverture du livre.

Je reprends le livre à la maison; Yancouba Diémé bat et distribue les cartes; l'as échoit à Apéraw, son père; on l'appelait Bouregh -son prénom animiste - à Kagnarou où il était agriculteur. Les autochtones de ce village du Bignona où on écoutait les conseils des *kounifaanaw* étaient *assonikés*, sobriquet donné par les Mandingues c'est-à-dire ni musulmans, ni chrétiens. Les *assonikés* croyaient en Emitèye, « Celui qui est là-haut, par l'intermédiaire des fétiches ».

Se moquant des fétiches, les Mandingue en contact avec les Arabes convertissent les *assonikés* à l'islam et leur donnent le nom de Diola. L'Alcoran anathématise les divinités ancestrales. Animistes des bords de la Casamance, les *assonikés* passaient des « heures à chanter *La ilaha illallah* » ; ils ne mangeaient plus du cochon ni du sanglier, rejetés à cause du « caractère *haram* de leur viande ».

Qu'à cela ne tienne: chassez le naturel il revient au galop.

Venu en France en 1969, à bord d'un bateau fantôme ou zombi qui débarque les passagers au sud de la Corse et largue les amarres, Apéraw n'aime point évoquer cette époque mais l'incipit mérite la lecture :

Ne me fatigue pas avec ça, ne m'emmerde pas avec ces histoires. C'est les Blancs qui sont venus nous ramasser. On nous a ramassés pour venir travailler en France.

Il est natif de Bignona, un bourg où on écoutait les conseils des *kounifaanaw* ; c'était « le temps de avant- avant » ; après, les jeunes n'ont pas écouté les recommandations. Ils ont commencé à déconner. Ils ont abandonné trop de coutumes. S'ils avaient continué de suivre les conseils des *kounifaanaw*, le village aurait marché droit. Beaucoup de choses lui ont échappé depuis qu'il s'est installé en Europe. Apéraw ne peut plus regarder Kagnarou en face.

La chute est pertinente; en Europe, il a fait des petits boulots, connu les couloirs de chez Citroën, vécu aux 3000 avant d'acheter une maison et d'avoir des enfants avec Iña qu'il a fait venir de la Casamance.

« Sur sa carte nationale d'identité, Apéraw est né le 31/12/1944 ». « Sur d'autres documents, il est né le 08/04/1944 ou le 00/00/1944. Ces numéros, il les jouera au Loto et au tiercé ».

Courageux, intelligent, optimiste, rusé, persévérant, il obtient la carte d'identité ainsi que le passeport français après 41 ans d'aller/retour et de queue à la mairie et à la préfecture.

La beauté de ce bon premier roman, c'est l'humour qui surgit çà et là ; une de ses forces aussi où l'émotion pourrait faire couler des larmes bien que l'auteur étouffe son propre chagrin (*cf.* page 64) : la sobriété et la densité de l'écriture bouleversent; plus loin (*cf.* page 94) j'ai salué l'hommage rendu à son père dont il déconstruit, puis reconstruit la vie avec talent ; j'aime cet ouvrier, son langage, sa volonté de se battre et de gagner.

La virtuosité de certains chapitres aussi relève du talent : pages 186-188 : la Squadra azura affronte la Nationalmannschaft. L'avantcentre de la Squadra, c'est Mario Balotelli, Africain, fils adoptif ; comme Yancouba Diémé, il est né en 1990 ; Apéraw et son fils suivent le match à la télévision ; je n'en dirai pas davantage.

Un autre exemple de l'écriture de l'auteur ? La reine d'Angleterre en visite en Afrique respecte l'anglophonie : la Gambie, le Ghana où elle danse avec Kwame Nkrumah ; au Sénégal francophone, la foule semble oublier Senghor et n'a d'yeux que pour elle ovationnée qui sourit ; Apéraw dans la cohue est convaincu que c'est à lui que sa Majesté sourit ; à preuve, il a serré la main d'Elizabeth II gantée jusqu'aux coudes.

Et le petit-fils d'Abiodjé, défunt cultivateur de cacahuètes en Casamance, lit ou lira dans les textes Shakespeare, Wilde, Yeats, Joyce, Graham Greene, voire Salman Rushdie.

*Good heavens !* Diplômé du master de Création littéraire, titulaire du Capes en anglais, Yancouba Diémé né à Villepinte, banlieue parisienne, a écrit un roman sans clins d'œil ni sexe stores d'Africaines aguicheuses. Dans *Le Banquet*, Socrate déclare que l'âme de chacun est enceinte et désire accoucher; sa mère était sage-femme mais lui

pratiquait la **maïeutique** ; Yancouba Diémé aussi en faisant connaître son grand-père, son père, sa mère, et on découvre la Casamance, les croyances et les opinions du peuple. Si j'étais membre d'un jury, tel Chiva j'aimerais avoir plusieurs bras afin de voter plus d'une fois pour *Boy Diola*.

Olympe BHÉLY-QUENUM